

ATTILA JÓZSEF

Poèmes

traduits et présentés par Gábor Kardos

La biographie d'Attila József (1905-1937) est inséparable de sa «thana-tographie», de l'histoire de sa mort qui est non seulement la fin, mais aussi le meilleur aperçu de sa vie. En décembre 1937, après avoir écrit dans un de ses derniers poèmes: «Voici qu'enfin j'ai trouvé ma patrie, / la terre [...]» et après avoir dit à ses sœurs en partant pour sa dernière promenade: «Si je tardais, laissez la porte ouverte!» il est allé s'agenouiller devant un train de marchandises et, paraît-il, s'est incliné sous les roues comme en priant. Voilà qui montre suffisamment la futilité de tout résumé de sa vie...

Il serait non moins vain de vouloir interpréter son œuvre sommairement. En guise de présentation nous citerons donc une confession à la fois artistique et autobiographique du poète lui-même, à propos du poème intitulé *Septième* (dont les citations figurent ici en traduction littérale):

«Voici une brève explication de mon poème: *Si tu voulais écrire un poème et si les frais en sont réunis*. En effet, je ne crois pas qu'un homme puisse sacrifier son existence à la poésie. Celle-ci est une tentative de solution pour l'homme. A-t-il échoué dans la réalité, dans la culture ou dans la nature? — il recourt alors à la poésie pour lui conférer une valeur de réalité. La poésie est une nature devenue superflue, mais c'est un superflu nécessaire. *Un qui construit un village avec du marbre!* Que de sentiments, d'affections, de désirs romantiques ne s'attachent-ils pas au village, fût-il, dans la réalité, sale, poussiéreux, malsain. Le poète est celui qui n'hésite pas à consacrer du marbre à la construction de cette malheureuse agglomération humaine. *Un qui dormait quand on le mit au monde*. Qui est venu au monde sans même s'en apercevoir et qui, à présent, se pose des questions: où suis-je? pourquoi suis-je? où en suis-je? *Qui soupèse le ciel et hoche la tête*. [...] Le poète est celui qui voit les raisons et les connexions, qui décèle le futur dans le présent. *Que le mot appelle par son nom*. Pour

qui toute chose est, pour ainsi dire, une affaire personnelle. Il écoute les mots comme s'il entendait son propre nom. Il en était ainsi après mon retour de Paris: chaque fois que j'entendais parler hongrois dans la rue, je me retournais, comme si chaque mot avait été un appel: Attila, Attila. *Un qui emmanche son âme*. C'est ce qu'il y a peut-être de plus important. C'est peut-être pour cela que les autres ont surtout besoin du poète, pour qu'il trouve une forme aux réalités contradictoires. *Un qui exécute la vivisection sur les rats*. Métier fort peu agréable, mais le poète doit savoir l'exercer. Et enfin: *Que le septième soit toi-même*. Le septième n'existe que dans celui qui fait le poème, c'est son unicité, c'est-à-dire quelque chose de plus que ce que l'on nomme d'habitude personnalité.» Il s'agit là de l'extrait d'une interview parue en 1936, dans le journal Brassói Lapok (Journal de Brassov), d'après la traduction de la seule monographie accessible en français: Attila József, Ed. Corvina, Budapest, 1978, pp. 167-168.

Les textes que nous offrons ici représentent la quasi totalité de ses poèmes d'inspiration expressionniste (ou constructiviste, d'après son propre terme) et ils correspondent en grande partie à ses poèmes parisiens.

C'est au cours de son séjour à Paris (1926-1927) que s'opère le plus grand tournant dans l'œuvre d'Attila József, le tournant qui permet de comprendre comment il a accédé à sa maturité. Non pas parce qu'il aurait «subi l'influence des mouvements littéraires de l'époque», mais bien au contraire, parce que sa rencontre avec les idéologies littéraires du moment lui a permis de comprendre la spécificité de sa propre voie et la nécessité de dépasser la *recherche* à la fois euphorique et désespérée de l'Art, pour y accéder *de facto* en réalisant une nouvelle forme de plasticité classique, qui n'a rien d'un quelconque néo-classicisme. Sa synthèse du classique et du moderne n'est comparable qu'à celle (déjà bien connue) de Bartók.

Voilà pourquoi il insiste sur le caractère intrinsèquement expressif, voire expressionniste et constructiviste des chansons folkloriques hongroises, dont sa poésie s'est inspirée aussi profondément que la musique de Bartók: «Le constructivisme prône l'objectivité et la factualité. Mais voici une chanson populaire hongroise (il en existe sans doute plusieurs) que je fredonne sans cesse dans ma solitude zarathoustrienne: *Á Nagyálló il y a une tour — au milieu il est une horloge — tout autour des dentelles d'or — là se pose un tourtereau chagrin*. Par là le chansonnier populaire ne dit rien de son chagrin (connaissant Freud et la doctrine des psychanalystes, il est désormais facile d'écrire des poèmes à partir de tels éléments, mais ces poèmes ne diffèrent entre eux que d'un point de vue purement verbal), en revanche, ce poème-là s'affirme et s'exprime uniquement par des faits, pourtant son auteur ne connaissait certainement pas le constructivisme. Par contre, il connaissait la constructivité.» (Extrait d'une lettre parisienne d'octobre 1926). Même si la période expressionniste (ou constructiviste) d'Attila József n'a jamais été considérée comme le sommet de son œuvre,

c'est là qu'il s'est le plus rapproché des formes et des idéologies artistiques occidentales, pour mieux s'en éloigner par la suite. Voilà pourquoi Paris n'était pas la Ville Promise de l'Art, pour lui comme pour les romantiques et les symbolistes hongrois, pas plus que la capitale des modes littéraires, mais plutôt la ville de tous les paris existentiels, et surtout la ville de Villon et de la Sorbonne, paradoxe de la rationalité et de la bohème. Certes, il a envisagé de traduire Apollinaire et Jean Cocteau, mais la vigueur de Villon l'emporte finalement sur toute influence moderne chez lui, si bien qu'il le traduit jusque dans ses propres poèmes, sous forme de réminiscence, par exemple, lorsqu'il reprend dans un poème autobiographique le refrain de Villon: «Bien recueilli, débouté de chacun» en disant: «il m'accueille et me repousse, le monde». C'est ainsi que l'expressivité des ballades villoniennes rencontre celle des chansons populaires hongroises dans son œuvre. Ces préliminaires permettront peut-être de mieux comprendre la verve de la *Vue de Paris*, aussi bien que la spécificité du «constructivisme» des poésies de cette période d'Attila József.

En évoquant les témoignages du poète lui-même, nous avons tenté d'éviter le péril de l'interprétation qui consiste à expliquer par le général ce qu'il y a pourtant de plus singulier. Attila József avait en horreur les généralités *psycho-biographiques* de la critique littéraire...

Gábor Kardos prépare actuellement une Anthologie consacrée aux poésies d'Attila József pour la collection «Orphée», à paraître en 1994.

C'est une belle soirée d'été
Szép, nyári este van

C'est une belle soirée d'été.

Des trains arrivent et repartent avec fracas,
des usines hurlent effrayées,
le soir enfume des toits couverts de suie,
un crieur s'écrie sous des lampes à arc,
des voitures courent à tort et à travers,
des trams tintent en une grande procession.
Des transparents grondent: l'aveugle que tu es,
les murs déambulant dans les ruelles de traverse
rebrandissent la même affiche,
devant toi, derrière, partout — tu vois —
des hommes à visage d'affiche défilent
et — on voit — derrière les grands blocs de maison
acclamant — hurlant — gémissant — jurant
haletant — froidement — sournoisement — hâtivement:
des hommes
grimpent sur une échelle humaine
et sur le cou des boulevards enragés
les artères se gonflent,
on entend la plainte des fonctionnaires muets,
les pas lents des ouvriers qui rentrent,
comme s'ils étaient tous de vieux sages
qui n'ont plus rien à faire sur terre.
On entend le tendre tournoiement des poignets de voleurs,
et plus loin la mastication d'un paysan,
en train de dépecer un gros morceau
de l'herbage de son voisin.
J'entends tout en me taisant.
Dans des os de clochard l'artisan gémit,
les femmes reniflent tout autour,
mais moi qui vins de très loin,
je vais m'asseoir devant le pas prévenant de ma porte
et je me tais.

C'est une belle soirée d'été.

été 1924

Si frais
Oly friss

Le goût du ciel est si frais, moi, je sais, âgé de dix-neuf ans
je suis, sur le biplan plus beau chacun entend les coups
de l'horloge, avec la faim l'ampoule des astres aussi devient
poire, là déjà
on déjeune, alors qu'en Hongrie pas de radio encore.
En chaque homme il vit des cages qui mangent ou chantent
et chez l'un elles sont d'acier, chez l'autre de flûtes.
Lorsque je dors, que devient la rosée à mon égard ?
Il n'y a qu'un seul qui soit tout sot, et c'est le buvard consumé,
rien à voir avec l'eau, le pauvre.
Tu m'excuseras, mais le goût du ciel est si bon,
et les moustiques crèveront de faim, de toute façon.

automne 1924

Amer
Keserit

Ô radioactivité! à présent je lis en mangeant
une pastèque et je sais fort
que le monde ne change qu'en nous,
je suis une crécelle bariolée, l'entendez-vous? mon visage
est diaphane, derrière des fleurs voltigent, surgies
des ondes électriques.
Ce siècle humaniste me prive même de ma bien-aimée, ô
tristesse dégottée, embrase cette nuit
les asiles.
Les agneaux sont des moutons, moi un âne, et seule mon ombre
oblongue est le berger.
Si je ferme les yeux, les avions tombent,
même ceux qui décollent de moi chaque jour.
Toi, grain de poussière brillant, arrête tes moteurs dorés,
la bonne balayera le matin de toute façon.

Ô la femme, mon amoureuse, elle pleure et elle pleure, et ses
larmes

font tourner encore les vieilles turbines.
Dommage, dommage pour nous aussi,
mais vivent les affûteurs qui sifflent
et ne savent même pas que le ciel de par-dessus notre tête
s'envola aux porte-feuilles.

automne 1924

Vois-tu?

Látod?

Le train embrasé du soleil a foncé à toute allure
devant mon seuil impassible.

Va donc.

La trace de tes pieds
ne lui fera plus mal.

Silence,
juste un clapotement,
je rends mon gros poisson au fleuve,
un frémissement,
je rends mon frêle oiseau au champ.
Va donc,
elle recouvre sa feuille ébréchée,
la fleur.

Vois-tu?

Déjà le soir descend.

automne 1925

Attila József
József Attila

Attila József, crois-moi, je t'aime beaucoup, cela
je l'ai appris encore de feu ma mère, cet ange de bonté
vois-tu, elle m'a donné le jour.
On a beau comparer la vie à une botte ou à un atelier
de teinture, c'est tout de même autrement qu'elle nous
réjouit.
Trois fois par jour, ils changent le monde, pourtant incapables
d'allumer une allumette, si cela dure,
je n'en aurai cure.
Qu'il serait bon d'avoir un billet et se rendre chez Soi-Même,
qu'il habite en vous, c'est certain.
Chaque matin je baigne en eau froide mes pensées,
ainsi seront-elles plus fraîches et saines.
À même le diamant il pousse de bons chants bien chauds,
si nous le plantons
sous notre cœur.
Il y en a qui, même à cheval, en voiture ou en avion
sont à pied, alors que moi, je me prélasse
couché dans le chant matinal des alouettes,
et pourtant j'ai franchi l'abîme.
Notre âme véritable, tout comme les habits de fête,
gardons-la avec soin, qu'elle demeure propre
pour les fêtes.

automne 1924

Triste
Szomorú

De dessous la table mes souvenirs tâtonnent.
Vent, songe et pensée sont le souffle des défunts, qui le démêlera?
En ma bien-aimée les filles, les femmes se blottissent et
 grelottent ensemble,
un noyé me tend la main quelque part,
je plonge ma tête dans les mains.
Ô cette musique, celle des herbes, l'avez-vous vue, c'était sublime.
La terre me caressait de sa face chaleureuse, les yeux fermés
 je gis dans son œil, c'est avec lui que je vois,
 le souffle d'un enfant me berce,
et alors quelqu'un s'évade de mon cœur, il est très vilain, vraiment.
Hier soir la terre versait des larmes.
Que deviendront mes fleurs superflues?

automne 1924

Culture
Kultúra

La fleur fut déjà lasse de sentir.
Elle trouva ennuyeux
d'être mise sur notre table en guise de n'importe quoi.
Et elle s'efforça de faire ombre,
plus grande qu'au jardin,
et elle s'en lassa, lorsqu'on n'y prit pas garde.

Mais je m'en aperçus.

automne 1926

Vue de Paris
Párizsi anzix

Avec le patron, pas de réveil de bonne heure,
à Paris les Berta s'appellent Jeannette,
le barbier vend aussi des choux-fleurs,
des bougies et des allumettes.

Tout au long du Boul'Mich' soixante nymphettes
nues chantent tout haut au ciel, à la guinguette;
et Notre-Dame: à l'intérieur toujours froid,
d'en haut, pour cinq francs, tu m'aperçois.

La Tour Eiffel s'écroule dans la nuit, lasse,
elle se glisse en brumailles de duvet sortilèges,
si tu es une fille, le flic t'embrasse,
et aux lieux d'aisance il n'y a guère de siège.

écrit en 1927, sur une carte postale

Ô Europe¹ que de frontières
dans chacune des assassins
Ne me laisse pleurer sur l'étrangère
qui accouchera d'ici deux ans —

Ne me laisse pas m'attrister
d'être Européen moi
compagnon d'ours libérés
privé de liberté je me consume —

J'écris des vers pour te distraire
la marée se rend aux cimes
et une table mise flotte à l'envers
sur les vagues au milieu des nues —

1927, à Cagnes-sur-Mer

1. En hongrois cet incipit comporte un sous-entendu qui subvertit le pathos apparent, car la même expression veut dire aussi "vieille Europe". Le recours au vocatif conventionnel est donc purement ironique.

La resserre
A raktár

Face à la resserre
une lampe pulvérescente brûle.
Elle se voit seulement, mais n'éclaire guère,
telle est la raison si son désir l'emporte.
Elle cille vivement, et pourtant
le ciel est une grande lueur²
morte.

fragment sans date

Le septième
A hetedik

Si tu bâtis ta demeure en ce monde-là,
que ta mère t'enfante sept fois!
Une fois dans une maison en feu,
une fois à la montée des eaux,
une fois en maison de fous,
une fois en champ de blé doux,
une fois en cloître sonore,
une fois en étable à porcs.
Les six vagissent, mais en vain.
A toi d'être le septième!

Si un jour l'ennemi te devance,
qu'il y en ait sept qui s'avancent.
Un qui est juste en permission,
un qui remplit bien sa mission,
un qui enseigne le monde sans ménager,
un que dans l'eau on jette pour nager,
un qui est le germe des bois,
un pour qui les chiens aboient,

2. En hongrois "le ciel", substantif, est en même temps le verbe "il est en feu".

la ruse, la feinte ne suffisent point, —
A toi d'être le septième!

Si tu allais après une amante,
qu'il y en ait sept qui l'attendent.
Un qui donne le cœur de sa parole,
un qui paye sans broncher son obole,
un qui fasse habilement le songeur,
un qui explore la jupe sans peur,
un qui sache où est l'agrafe,
un qui marche sans gêne sur l'écharpe —
que tout autour, affamés, ils essaient!
A toi d'être le septième!

Si tu t'adonnes aux vers et disposes de fonds à verser³
qu'il y en ait sept pour s'y livrer.
Un qui de marbre pose un village,
un qui soit né en songe,
un qui mesure le ciel et ne dise guère non,
un que les mots appellent par son nom,
un qui emmanche son âme hardiment,
un qui dissèque le rat vivant.
Deux vaillants et quatre savants amènes —
à toi d'être le septième!

Et si tout cela fut comme écrit,
qu'en sept hommes tu sois enseveli.
Un qui se berce sur un sein allaitant,
un dont la main vers un sein dur se tend,
un qui rejette le vase creux,
un qui rende le pauvre victorieux,
un qui œuvre la raison détraquée, un qui besogne à raison rompue,
un qui vers la Lune a le regard braqué, un que la Lune a sidéré
C'est sous la tombe du monde que tu te démènes!
A toi d'être le septième!

1932

3. Ici le jeu des mots est presque intraduisible, car dans sa littéralité étymologique le terme hongrois pour poésie (költészet) signifie à la fois l'art de dépenser et de couvrir. Or, la poésie-«dépenserie» est un sujet particulièrement sensible pour Attila József.

Sans espoir
Reménytelenül

Lentement, pensivement

L'homme parvient finalement
à une plaine sablonneuse, maussade et mouillée,
songeant, il regarde alentour et sagement
d'un signe de tête il approuve, sans espérer.

Moi aussi, je m'essaye à regarder ainsi
sans tricher et comme allègrement.
L'éclat argenté d'un coup de hache surgit
sur une feuille de peuplier comme en jouant.

Sur un brin du rien mon cœur est assis,
son corps menu grelotte sans bruit,
autour de lui les étoiles sont réunies,
elles le regardent et ne regardent que lui.

Sous un firmament ferré...

Sous un firmament ferré tourne
la dynamo, froide et laquée.
Ô vous, constellations taciturnes !
Entre mes dents les mots paraissent étinceler —

En moi le passé choit comme une masse
de pierre à travers le vide insonore de l'univers.
Le temps bleu et muet vacille et passe.
Mes cheveux: brillance du tranchant des fers —

Ma moustache s'étend sur ma bouche au goût évanoui
comme une chenille repue et gonflée.
Le cœur me fait mal, le mot refroidit.
Mais aussi, à qui parler —

mars 1933

Solitude
Magány

Qu'un insecte rampe sur ton œil ouvert. Qu'une verdâtre
moisissure de velours barde ta poitrine.
Noie ton regard dans la solitude où tu m'expédies.
Broie tes dents, dévore ta langue.

Qu'en sable sec ton visage s'effrite,
le charmant. Et si tu me cajolais beaucoup,
puisqu'en guise de giron tu gardes un pur vide :
que l'ivraie lie à jamais tes doigts industriels.

Vois ce que tu es, ce désir repoussant.
Tu ne frémirais point, si les gens t'entouraient,
muets, pour voir
qui m'a rendu si malaisant.

Contre qui te presses-tu à présent? Si tu accouches,
le seul plaisir de ton fils sera de tourner,
et tu cilleras vers lui, pendant que
les alligators repus se vautrent tout autour.

Immobile, je gis de tout mon long dans le lit,
je vois mes yeux; tu me regardes avec eux.
Succombe! Mon désir en est déjà si muet
que je pourrais croire y laisser la vie.

novembre-décembre 1936

Un rat ancestral répand son mal...
Ős patkány terjeszt kórt...

Un rat ancestral répand son mal parmi nous,
la pensée irréfléchie,
il ronge ce que nous avons forgé

et court d'homme en homme.
A cause de lui l'ivrogne ignore
quand il noie son humeur dans le vin mousseux
qu'il ingurgite la soupe vide
de petits miséreux.

Et comme aux nations l'esprit
n'arrache pas de plaintes déferlantes,
une nouvelle infamie acharne les races les unes contre les autres.
L'oppression croasse en troupes,
sur le cœur vivant elle se juche comme sur une charogne —
et sur la Terre la misère suinte
comme la salive sur le visage des crétins.

Fichés sur l'épingle de l'indigence,
les étés laissent pendre leurs ailes.
Les machines rampent sur nos âmes,
comme des insectes sur le dormeur.
La fidélité reconnaissante s'est tapie au creux de notre for intérieur,
les larmes se dispersent dans les flammes —
ils se poursuivent, le désir de la vengeance
et la conscience.

Tel le chacal qui se tourne vers les étoiles
pour leur vomir sa voix,
dans notre ciel, où des peines brillent,
le poète hurle en vain...
Ô, astres, vous! A la ronde
comme des poignards rouillés,
combien de fois êtes-vous plantés en mon âme —
ici on ne réussit qu'à mourir.

Et pourtant je garde confiance. Bel avenir qui es nôtre,
je te somme, en larmes, ne sois pas si aride!
Je garde confiance, car on ne nous empale plus
aujourd'hui, comme nos ancêtres.

L'apaisement de la liberté
viendra aussi, le tourment s'épure —
et enfin on nous oubliera aussi
à l'ombre paisible des berceaux de verdure.

janvier 1937⁴
traduction Gábor Kardos

Poésies écrites ou traduites en français par l'auteur :*

Ombrage pâlot sous la peau

un lion transparent vit entre des murs noirs
je porte un habit repassé dans mon cœur quand je t'aborde
je ne dois pas penser à toi il faut que je fasse mon travail
tu dances
je n'ai pas une miette de pain et je serai encore longtemps en vie
les chemins se cachent côte-à-côte au-dessous de la neige
depuis cinq semaines je n'ai pas de tes nouvelles
je ne sais si l'on peut t'aimer
le temps s'enfuit sur des échasses couleur de sang
des nègres muets jouent aux échecs pour tes paroles
qui jadis s'ensonnèrent

janvier 1927

4. Cet étrange Guernica poétique ne serait-il pas le premier poème sur la Deuxième Guerre mondiale, qui pourtant n'a commencé qu'après la mort du poète?

* La véritable curiosité de ces poèmes, c'est (comme le poète l'a écrit dans une lettre à sa sœur) qu'il ne parlait pratiquement pas français alors qu'il arrivait déjà à écrire des poèmes en français. Il avait d'abord décidé d'apprendre le dictionnaire par cœur, mais il ne pouvait pas attendre de A à Z pour mettre à l'œuvre les mots acquis...

Du feu...

Du feu en oranges
toi la langue inconnue des anges
mon amie ne me laisse pas
continuer cette baisse-là dans mes rêves

des dieux
maintenant aussi
du goût des oranges sur mes lèvres
sans sens et sans souci

improvisation écrite en français vers 1926-27

Verre

Le verre resplendit dans l'herbe.
Les rosées descendent à le teinter.
Quand un petit enfant voit des verres:
doucement
ils commencent à tinter.

Un verre pousse au cœur des fontaines
et les verriers ignorent ce mystère.
Les jeunes gens et les filles
confondent toujours leurs verres.

Jadis un oiseau qui eut soif
aperçut beaucoup de verres
derrière le ciel.
Je ne voudrais que te luire
comme le verre
qui sur ma table restait solitaire.

écrit en mai 1926, traduit en français fin 1926, à Paris